

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

L'Encyclique "*Satis cognitum*"

Le 30 juin paraissait à Rome le texte de l'Encyclique sur l'unité de l'Eglise qui commence par ces mots : *Satis cognitum vobis est.*

Elle contient cent douze citations prises dans les Ecritures ou dans les Pères de l'Eglise.

Elle expose la constitution de l'Eglise, qui a pour règle fondamentale l'unité. L'Eglise, en effet, ne comprend pas plusieurs communautés distinctes, mais elle est une, et c'est elle que le Christ a appelée sienne.

Afin de ne pas livrer sa doctrine aux différentes interprétations des hommes, le Christ a choisi des apôtres, avec un chef incontestable et perpétuel.

C'est une calomnie que de représenter l'Eglise comme empiétant sur les choses civiles ou comme envahissant les droits des souverains. L'Eglise est une société supérieure à toutes les autres, étant donnée la fin surnaturelle qu'elle poursuit.

Or, une société parfaite étant impossible si elle n'a pas le pouvoir suprême, le Christ a établi l'unité de direction qui complète l'unité de communion, et il a confié cette direction à Pierre et à ses successeurs; il leur a donné l'autorité suprême, avec le privilège de l'infaillibilité dans la foi. Nul ne peut élever une chaire contre la chaire romaine, dont l'autorité n'est pas seulement honorifique, mais de pleine juridiction.

L'encyclique conclut, en invitant tous ceux qui reconnaissent Jésus-Christ comme le Fils de Dieu Sauveur à adhérer à son Eglise, telle qu'il l'a instituée.

Cet important document ouvre toutes grandes les portes du bercail de Jésus-Christ, en conjurant ses fils égarés d'y rentrer. Il leur montre avec une ampleur de doctrine irrésistible que Jésus-Christ a fondé son Eglise sur l'unité de foi et l'unité du gouvernement, et que l'une et l'autre sont impossibles en dehors de la primauté souveraine de saint Pierre et de ses successeurs, les Pontifes romains.

HISTORIQUE DES PAROISSES DE L'ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

Saint-Marcel

C'est en 1872 qu'un cultivateur de Saint-Cyrille abattit le premier arbre à l'endroit où s'élève aujourd'hui Saint-Marcel.

Il fallut une somme prodigieuse de courage à ceux qui, les premiers, vinrent se fixer dans ce coin du pays. Il n'y avait pas de chemin défriché sur un parcours de plus de dix milles, aucun moulin pour moudre le grain et la plus proche chapelle ou église était située à cinq lieues, distance qu'il fallait parcourir à pied.

M. Galarneau, aujourd'hui curé de Saint-Pacôme, fit beaucoup pour Saint-Marcel en dirigeant vers ce nouvel endroit ouvert à la colonisation tout un essaim de colons jeunes, actifs et pleins de courage.

Après s'être dévoué pendant quelques années pour les colons de Saint-Marcel, l'apôtre missionnaire fut changé de poste et remplacé par M. Frenette, dont le dévouement et le zèle sont si bien connus qu'il n'est pas nécessaire d'en faire l'éloge. Disons seulement que c'est sous sa direction que fut construite la chapelle de Saint-Marcel en 1878.

Cette chapelle sert aujourd'hui encore au culte en même temps que de résidence au curé.

MM. Boutin, curé de Saint-Eugène, et Filion, curé de Saint-Cyrille, se succédèrent à peu d'intervalle dans la desserte de Saint-Marcel faisant tous deux preuve d'un zèle sans bornes. Comme leurs devanciers, bien des fois ils furent obligés de parcourir à pied ou en raquettes de longues et pénibles routes pour procurer les consolations spirituelles aux courageux colons.

C'est en 1894 qu'a été nommé le premier curé missionnaire

de Saint-Marcel. M. l'abbé Dulac occupe encore ce poste. Il dessert, en outre, la mission de Sainte-Apolline, dans le comté de Montmagny.

Le chiffre de la population de Saint-Marcel n'est pas encore bien élevé, quarante familles. C'est le manque de bons chemins qui a arrêté le courant de colonisation, inconvénient que le gouvernement provincial et la Société de Colonisation ont commencé à faire disparaître l'été dernier.

Les habitants de Saint-Marcel ont maintenant un moulin à scie et à farine mû par la vapeur, et bientôt ils seront en communication avec les paroisses voisines par une ligne téléphonique

Ce qui manque le plus à Saint-Marcel, ce sont les colons de bonne volonté qui pourraient pourtant s'y établir à peu de frais et placer autour d'eux leurs enfants.

P. G. Roy

Directeurs de la Congrégation de St-Roch de Québec depuis sa fondation

Rvd M. Charest, du 24 déc. 1839 au 1 sept. 1849; Rvd Père J.-B. Falleur, 1849-59; R. P. F. Martin, 1859-60; R. P. I. Beaudry, 1860-65; R. P. L. Saché, 1865-66; R. P. F. Michel, 1866-67; R. P. Ouellet, 1867-68; R. P. A. Larcher, 1868-69; R. P. Resther, 1869-72; R. P. A. Gérard, 1872-73; R. P. C. Connilleau, 1873-75; R. P. Saché, 1875-76; R. P. Petitdemange, 1876-77; R. P. E. Hamon, 1877-79; R. P. E. Désy, depuis août 1879.

Pas de groupement

Du *Soir* : " Un certain nombre d'émigrés allemands et autrichiens établis dans le sud du Manitoba, ont demandé au gouvernement la permission de fonder une colonie dans les townships Nos 12, 13 et 16. Un arrêté en conseil accordant la permission demandée a été passé par le ministère Tupper, le 9 juillet.

" Il est probable que cet arrêté ne sera pas sanctionné. Le principe du groupement de ces étrangers au Manitoba comme dans les Territoires présente des inconvénients sérieux. "

C'est ce que pensent ceux qui veulent angliciser le Manitoba et le Nord-Ouest.

Notes sur la ville de Trente

La ville de Trente où va se tenir le premier congrès anti-maçonnique, du 26 au 30 septembre, est situé dans le Tyrol autrichien.

Elle possède un séminaire, un collège, un hôtel-de-ville, un gymnase, un tribunal de commerce, des fabriques de tabac, des filatures de soie et fait un commerce considérable de soie et de vin.

Ses principales églises sont : la Cathédrale, l'église Sainte-Marie-Majeure où se tint le concile œcuménique de Trente, de 1545 à 1563. Sa population — peu considérable — est presque entièrement italienne.

L'évêché de Trente est suffragant de Salzbourg.

On attribue la fondation de cette ville aux Étrusques.

Fausse jérémiades

“Nos agriculteurs travaillent comme des mercenaires, peinant, suant sous un lourd labeur, du jour de l'an à la Saint-Sylvestre, et cependant ils sont moins rétribués qu'il y a quinze ans.

Cette tirade renferme autant d'inexactitudes que de mots. Nos cultivateurs ne peinent pas plus que le commun des mortels, et leur position s'est considérablement améliorée depuis une dizaine d'années en particulier.

La lumière électrique de l'avenir

Les lampes actuelles seront avant longtemps remplacées par des lampes où la petite corde de feu n'existera plus. Ce perfectionnement, dû à Edison, consisterait à faire passer à travers l'ampoule de verre bien vide, des rayons obscurs de Roentgen, après avoir eu soin de revêtir l'ampoule d'une substance minérale phosphorescente, on aura alors une boule de verre donnant une lumière douce, puissante et diffuse.

Le curé de Terreblanche

Ce matin, le curé de Terreblanche, sa messe dite, traversa la petite place qui sépare son église du presbytère ; car il neigeait à gros flocons, et toutes les portes étaient closes : quand ces portes étaient ouvertes, le curé de Terreblanche n'arrivait jamais chez lui avant que son déjeuner se fût refroidi au moins trois fois.

Et rien à faire, pas le moindre amendement à espérer. Quand Toinette lui déclarait carrément qu'il serait cause de sa damnation tant les colères qu'elle en prenait étaient violentes, lui, tranquillement, prenait une double prise, et répondait, en secouant son rabat :

“ Ta, ta, ta, ta... ne fallait-il pas dire bonjour à Jacques ?... entrer voir le mari de la Francine qui est malade ? Et, à propos, Toinette, vous lui porterez une bouteille de bon vin, il en a plus besoin que nous, le pauvre homme. ”

Il n'y avait que la pluie ou la neige pour en avoir raison.

Ce matin-là, en le voyant traverser la place, courbé sous la rafale, Toinette, rayonnante, déposa sur la table de la salle à manger une soupe chaude à point et le courrier de son maître.

Ce courrier se composait d'un journal et de deux lettres : l'une était cachetée aux armes de la châtelaine de Barreix, paroissienne du vieux curé ; l'enveloppe de la seconde portait une écriture bien connue du vénérable prêtre, car très souvent un pli pareil lui apportait une offrande à inscrire à son budget des pauvres. Elle était de la fille aînée de la Comtesse de Barreix.

Après les avoir examinées un instant, le curé de Terreblanche les remit sur la table, et se mit à manger distraitement tout en les regardant. Ses yeux allaient de l'une à l'autre ; préoccupé, il semblait leur demander pourquoi elles arrivaient ensemble. Peu à peu, les plis de son front s'accrochèrent, il présentait vaguement quelque chose de très grave.

Mme de Barreix était veuve et à la tête d'une grande fortune. Elle passait, avec ses deux filles, Jeanne et Marguerite, l'été dans son château d'Auvergne et l'hiver à Cannes. Elle consacrait aussi quelques semaines à Paris, au moment où Paris s'amuse.

Mme de Barreix était chrétienne. Elle déplorait même l'affaiblissement de la foi, et disait très souvent : "Où allons-nous, mon Dieu ! où allons-nous ?" Elle avait le *genre chrétien* et elle croyait en avoir l'esprit.

Pour Mme de Barreix, il n'y avait rien de plus important ici-bas que les succès mondains. Le plus grand de tous les maux consistait, pour elle, à être laide ou mal habillée. Elle croyait que le but le plus sérieux de la vie était de jouir du monde et d'y briller. Ceux à qui la couleur de leurs cheveux ou la forme de leur nez interdisait les triomphes du monde, étaient traités par cette femme d'inutiles, d'êtres manqués. Elle était, en conséquence, de ceux qui envisagent la vie religieuse comme un pis aller, et les couvents comme le refuge honorable des disgraciés, à qui le monde a fermé ses portes.

Les bonnes âmes qui portent ce jugement sont fort nombreuses, et elles ne se sont jamais douté qu'il n'y a rien au monde qui puisse donner une idée plus complète de la déraison.

Jeanne était tout l'opposé de sa mère. L'âme de la comtesse recevait le jour du côté du monde, l'âme de sa fille le recevait du côté du ciel. Comment, dans ce milieu si contraire à toute céleste envolée du cœur, le sens du surnaturel s'était-il développé en elle ? C'est le mystère de l'Esprit qui souffle où il veut.

Le curé de Terreblanche savait mieux que personne jusqu'où avait soufflé l'Esprit divin : depuis longtemps il avait prévu qu'une heure viendrait où l'âme de la mère et l'âme de la fille entreraient en lutte, et ces deux lettres l'effrayaient, parce qu'elles le portaient à croire que l'heure terrible était venue.

Remonté dans sa chambre, le bon curé mit ses lunettes, ouvrit la lettre de la comtesse et la lut.

"Monsieur le Curé,

"Ma chère Jeanne fait mon désespoir. Elle refuse le bonheur qui se présente à elle. Toutes mes raisons, toutes mes prières ont échoué contre son entêtement ; vous êtes ma dernière ressource, mon dernier espoir. Toutes vos paroles sont pour ma fille des décisions ; un mot de vous la rendra soumise à sa mère, et sa mère en fera la plus heureuse des femmes."

Ici Mme de Barreix racontait qu'à leur dernier séjour à Paris, sa fille avait été remarquée par lord O'Kinley, dernier et unique rejeton d'une ancienne famille irlandaise émigrée en Amérique.

Lord O'Kinley était le prince charmant que la comtesse avait rêvé pour gendre : distingué, brillant et riche, immensément riche. Le jeune Américain n'avait pas tardé à faire sa demande, et la comtesse dépeignait vivement sa stupeur, son épouvante, lorsqu'elle avait entendu sa fille lui répondre, à la première ouverture qu'elle lui en avait faite, que jamais elle ne serait lady O'Kinley ; que son unique désir était de servir Jésus-Christ et les pauvres.

“ Jeanne religieuse ! continuait-elle, peut-on concevoir une pareille folie ? Songez, Monsieur le Curé, que ma fille fait ici le ravissement de tous les salons, il n'y a d'yeux que pour elle et avec tous ses dons, avec sa fortune, avec la perspective d'un avenir si brillant, elle irait s'ensevelir dans un cloître ou dans un hospice ! *Ce serait vraiment trop dommage !* ce serait une folie dont elle ne tarderait pas à se repentir ! ”

Ici les lèvres du pieux prêtre remuèrent, je crois qu'elles dirent :

“ Pauvre femme ! ”

Puis il poursuivit la lecture de la lettre.

“ Je vous confie ma cause, disait-elle. Faites donc entendre à ma chère exaltée que l'on peut faire son salut dans le monde comme dans un couvent. Oh ! certes, je ne voudrais pas pour tout au monde, exposer son âme, mais le rôle de mère n'est pas moins glorieux que celui de religieuse : quand la Providence lui offre d'elle-même une occasion unique de faire figure dans le monde, la refuser serait une faute impardonnable. Je veux épargner à mon enfant les regrets amers qu'elle ne manquerait pas d'en avoir plus tard.

“ Vous m'y aiderez, Monsieur le Curé, et vous vous assurerez ainsi l'éternelle reconnaissance d'une mère qui vous devra le bonheur de sa fille. ”

Quand le curé de Terreblanche déposa la lettre sur la table, sa main tremblait légèrement. Il prit la lettre de Jeanne, la déplia tout pensif et commença à lire :

“ Mon Père,

“ Maman vous écrit en même temps que moi, sa lettre vous dira tout. Je souffre à mourir. Depuis un mois, c'est une lutte de tous les instants, lutte affreuse qui me brise et me déconcerte. J'ai besoin d'un mot de vous pour me dire que ma résistance est légitime, que je ne me trompe pas, que ma voie est bien

ailleurs. Vous m'aviez annoncé l'épreuve, je ne l'avais jamais prévue si amère. Dans mon cœur bouleversé, une seule chose demeure indéracinable, mon éloignement pour le monde. Il n'a d'égal que l'indifférence profonde que j'éprouve pour l'homme auquel on veut unir ma vie. N'est-ce pas un signe infaillible que le chemin où l'on cherche à m'engager me serait funeste ! »

La lettre continuait très longue, pleine de plaintes et de confidences. Jeanne conjurait son vieux directeur de lui parler, de la rassurer quand chacun s'appliquait à la troubler, de lui rendre le calme, car, avec le calme, elle serait plus forte.

Sa lecture achevée, le vieux prêtre demeura absorbé dans une rêverie profonde. Il sentait bien, le vieux curé, que la lutte n'avait fait que commencer. Il lui semblait entrevoir au bout quelque catastrophe.

Il était vivement ému. Derrière ses lunettes, un brouillard humide voilait ses yeux. Le brouillard se condensa lentement en une larme.

Brusquement, le curé de Terreblanche se leva et s'approcha de la fenêtre. Dans le ciel, le vent roulait la neige en tourbillons sauvages. Là-bas, le château de Barreix s'apercevait à peine, enveloppé par la tourmente, on ne voyait guère que les hautes cimes des peupliers, qui, sous la rafale, se courbaient avec de brusques soubresauts. On eût dit que toute la tempête se concentrait autour de cette demeure. Le prêtre demeura quelque temps pensif, puis il quitta la fenêtre pour se mettre à genoux sur son prie-Dieu.

Au-dessus de sa tête, un grand Christ ouvrait ses bras. Le vieillard regarda longtemps l'image sainte, puis il se prit le front entre les mains et s'absorba dans une méditation profonde.

Il n'y a pas au monde de question plus épineuse que celle qu'il avait à résoudre. Il ne voulait pas rendre un service, mais remplir un devoir. Il savait qu'une âme jetée hors de sa voie court à des malheurs inévitables ; pour lui la question se résumait ainsi : Jeanne de Barreix avait-elle la vocation religieuse ? Dans ce cas, il fallait aller à son secours, sauvegarder sa liberté et son bonheur.

Le curé de Terreblanche n'avait jamais douté des vues de Dieu sur cette jeune fille. Maintenant, en face de sa conscience, il se posait de nouveau le problème, pesait la valeur des signes qui lui avaient dévoilé l'appel d'en haut, faisait l'anatomie sur-

naturelle d'une âme. Le vieux prêtre n'était pas novice dans cet art difficile : ses cheveux étaient blancs, il n'était pas exposé aux enthousiasmes de l'imagination, et une longue expérience lui avait appris à connaître les âmes mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. Tous les signes divers qui avaient lentement formé sa conviction parlaient, maintenant qu'ils étaient rassemblés sous ses yeux, avec une éloquence irrésistible. La vocation de Jeanne de Barreix apparaissait, éclatante comme le jour.

Le curé de Terreblanche fit un grand signe de croix, et, revenant s'asseoir à sa table de travail, se mit à écrire la réponse qui lui était demandée.

Le curé de Terreblanche consola la jeune fille, lui prêcha la patience, le calme dans l'épreuve, et il remit à Dieu le soin de lui inspirer la fermeté. Il parla à sa mère dans toute la sincérité de sa conviction, et lui montra de la façon la plus lumineuse, le grand devoir qui lui incombait.

Voici la lettre que reçut la comtesse de Barreix.

“ Madame,

“ Je viens de soumettre l'âme de votre fille à l'examen le plus sévère et le plus minutieux. La parfaite connaissance que j'ai de cette âme me permet de porter sur elle un jugement de quelque valeur, et, dans des circonstances aussi graves, un prêtre qui ne cherche que l'accomplissement d'un grand devoir a bien le droit de compter sur les lumières d'en haut. Je sors de cet examen plus affermi que jamais dans ma vieille conviction que votre enfant a reçu de Dieu la vocation religieuse.

“ Pénétré de ces sentiments, vous comprendrez, Madame, que je ne puisse parler à votre fille selon le désir que vous me manifestez. Je lui dis d'être calme, d'avoir confiance dans la Providence et dans votre amour.

“ Je dis votre amour, Madame, car c'est avant tout le bonheur de votre enfant que vous cherchez. Je suis un vieillard, j'ai assisté bien des fois à des luttes semblables à celle dont vous souffrez, j'ai vu la volonté des parents triompher d'une vocation très réelle, mais l'histoire serait très longue des malheurs qui en sont résultés. Dieu est bon, Madame, et pour chacun de nous, il place le malheur partout, excepté à l'endroit où il nous a tracé notre chemin.

“ Quand Dieu se choisit dans une famille ce qu'elle a de plus

précieux et de plus cher, ce n'est pas un grand dommage qu'il lui cause, mais un grand honneur qu'il lui fait. Refuser à Dieu ce qui est digne de lui, pour ne lui offrir que ce que dédaignent les hommes, est un grand crime qui n'est pas nouveau sur la terre. L'autel où Caïn offrait le rebut de ses troupeaux et celui sur lequel Abel déposait les plus beaux fruits de ses champs sont toujours debout dans le monde, et du choix que chacun en fait dépend son bonheur. Vous n'hésitez pas longtemps, Madame, car vous savez sur lequel de ces deux autels descendent les bénédictions."

La lettre se continuait très grave, très émue. La Comtesse de Barreix la lisait aux derniers rayons du soleil, sur la terrasse qui dominait le parc de sa villa de Cannes. Quand la lecture en fut achevée, elle vint s'accouder à la balustrade. Son visage avait pris une expression dure et méchante : sa contrariété était si vive que ses mains tremblaient, quand elle se mit, par petits coups secs et rageurs, à déchirer la pauvre lettre du curé de Terreblanche dont les morceaux, brisés menus, s'éparpillaient en tournant, avec des battements d'ailes d'oiseaux blessés.

À ce moment, un pas léger fit craquer le sable de la terrasse, la comtesse se retourna et se trouva en face de Jeanne.

Peut-être, si elle avait eu le temps de se calmer et de réfléchir, eût-elle appelé à son aide les ressources d'une habile diplomatie pour regagner auprès de sa fille le terrain que la lettre du vieux prêtre lui avait évidemment fait perdre, mais elle était en proie à une surexcitation trop vive, et ce fut la colère qui lui ouvrit la bouche.

"Ton curé, s'écria-t-elle, avec un accent de mépris non dissimulé, ton curé, c'est un fanatique !"

Et, laissant Jeanne à sa surprise, elle traversa la terrasse d'une allure qui aurait suffi, à elle seule, à révéler à la jeune fille l'état d'esprit de sa mère.

"Ton curé, c'est un fanatique !" Il n'en fallait pas davantage à Jeanne pour comprendre ce que contenait la lettre de son vieil ami. Il avait affirmé sans restriction la réalité de sa vocation religieuse. Cette certitude la remplissait d'un grand courage. Elle se sentait calme et prête à la lutte qui allait recommencer plus ardente.

Elle s'enfonça dans les allées du parc, et, au lieu de se laisser aller à des rêves qui n'auraient fait que torturer davantage

son cœur, elle pria avec ferveur pour le calmer. Les grains de son chapelet glissaient lentement entre ses doigts ; d'un regard suppliant elle fixait le ciel où s'allumaient les premières étoiles, et, de temps en temps, une larme roulait le long de ses joues.

Elle sentait vivement l'injustice de la violence que l'on prétendait faire peser sur son âme et en éprouvait un insurmontable sentiment d'horreur. Ainsi, elle aurait pu aimer les fêtes et la dissipation, mais non la retraite et la prière. Le monde, qui accepte parfaitement qu'on ruine sa santé au bal, cric au suicide en présence de la moindre austérité religieuse. Cette partialité révoltait l'âme délicate de la jeune fille.

Elle frissonnait à la pensée de l'orage terrible qui allait se déchaîner sur sa tête, et pourtant, combien elle était loin d'en prévoir toutes les fureurs !

De quelle barbarie le cœur d'une mère frivole est-il donc capable, quand, sous prétexte de défendre l'avenir et le bonheur de son enfant, elle la dispute à Dieu, pour se donner à elle-même la satisfaction mesquine de la voir briller dans le monde !

Les premiers assauts que Jeanne eut à subir lui révélèrent jusqu'à quel point l'amour-propre blessé avait bouleversé l'âme de sa mère, et la jetèrent dans une vague épouvante.

À partir de ce jour, en effet, Mme de Barreix ne se contenta plus de trouver légèrement encombrante la ferveur de sa fille, elle formula une interdiction nette et sans appel de tout ce qui pouvait sentir la dévotion. Et la pauvre enfant dut entendre, sans relâche, les sarcasmes et les plaisanteries tomber sur ce qui faisait sa consolation et sa joie.

Autant de traits douloureux qu'elle recevait en plein cœur.

En particulier, dans le tête-à-tête, Mme de Barreix laissait libre carrière à son esprit caustique ; en public, le bon ton lui ordonnait d'y mettre des formes, pour sauvegarder les apparences, mais elle était habile à torturer l'âme de sa fille par mille allusions dont Jeanne seule pouvait comprendre toute la malice. Ses amies, mondaines comme elle, la trouvaient absolument ineffable quand elle développait ses idées sur les moyens employés, à son dire, pour *fanatiser* les âmes naïves.

On riait donc, et nul, si ce n'est sa mère qui le lui infligeait, ne soupçonnait le martyre qu'endurait le cœur de la jeune fille.

(A suivre)

SAINTE ENCRATIDA VIERGE ET MARTYRE

I

ENCRATIDA

L'Eglise était encore dans les persécutions. Pour se parer, se rendre digne de son Epoux crucifié, elle empourprait sa robe immaculée du sang d'innombrables martyrs. Otéoméro, romain d'origine, vivait vers l'an 303 à Braga-Augusta, aujourd'hui Braga en Portugal. Patricien, il avait exercé l'office de préfet et de gouverneur ; pour lors il jouissait de ses richesses comme sénateur du plus haut rang.

Encratida sa fille, était la plus belle fleur de la Lusitanie. Sa beauté, sa candeur, la rendaient chère à tous ; une matrone n'était pas plus sage, une enfant plus innocente.

Cette belle et gracieuse jeune fille de vingt ans, aux yeux et aux cheveux noirs, avait le nez aquilin, le front haut, le teint pâle : svelte, élancée, sa taille attirait les regards. Encratida ne paraissait pas s'apercevoir des dons précieux dont l'avait ornée le Seigneur ; elle prêtait peu d'attention à sa toilette, l'œil le plus attentif n'aurait jamais pu y remarquer aucune des recherches du luxe et de la noblesse. Pourtant sa mise trahissait un goût artistique et délicat. Otéoméro aurait voulu voir Encratida plus coquette ; il se demandait parfois avec anxiété pourquoi elle était si différente des autres jeunes filles de son rang, et ce qui excitait davantage encore sa curiosité et ses craintes, c'étaient les goûts solitaires de sa chère et unique héritière. Pourquoi aimait-elle à se réunir avec deux ou trois domestiques fidèles dans quelque appartement retiré, donnant l'ordre qu'on ne la dérangeât sous aucun prétexte ? Une telle manière de faire était en tout contraire aux coutumes du paganisme qui entouraient les femmes des plaisirs mondains les plus raffinés.

Les goûts sévères de la jeune patricienne n'enlevaient rien à son amour filial. Elle était en présence de son père joyeuse et caressante. Parfois de légères discussions naissaient entre eux, lorsque Otéoméro prétendait nourrir l'esprit et le cœur de son enfant avec la littérature et la philosophie du paganisme. Encratida ne se gênait pas pour montrer son dégoût au sujet des mœurs attribuées aux habitants de l'Olympe.

La belle fleur de la virginité était comme inconnue aux Romains en dehors du temple de Vesta. Otéoméro destinait donc

Encratida au mariage : mais c'est en vain qu'il dépeignait à sa bien-aimée fille les joies d'une union terrestre ; elle restait froide disant qu'un bonheur fragile et éphémère était bien peu de chose pour un cœur qui tend à l'infini. Trop noble pour livrer sa volonté à une créature changeante, trop pure pour trouver du plaisir aux choses de la terre, Encratida rêvait de se donner à un être immuable et d'une beauté sans limite. Le sénateur se demandait quelle était la philosophie où Encratida avait puisé des idées si étranges ; mais la crainte d'affliger son enfant l'empêchait d'insister. Pour la sortir d'un état qui la conduisait à des rêveries, il lui projeta de lui faire visiter les Gaules, et de l'amener par là à une alliance préparée de longue date avec un de ses plus chers amis.

II

L'EXPLICATION.

Otéoméro ne tarda pas à avoir une occasion de s'expliquer avec sa fille. Dans les contrées méridionales, le soir est le moment du repos ; on aime après les feux brûlants du jour à respirer la brise fraîche et parfumée. Le père et la fille se rencontrèrent à ce moment dans le jardin de leur magnifique villa. Le soleil couchant dorait les arbres chargés de fruits ; les fontaines semblaient lancer des flammes luisantes, les roses embaumaient l'air, la brise du soir caressait les fleurs que les ardeurs du jour avaient allanguies. Des grilles de bronze doré, soutenant des grappes de raisin déjà mûres, se mêlaient à des massifs taillés fantastiquement, et de magnifiques statues ajoutaient au charme de ces beaux lieux.

Encratida et son père s'assirent sur un siège de gazon au pied d'une fontaine. Peu à peu le jour tomba ; Otéoméro rompit le silence, se plaignant de la disparition du soleil.

“ L'automne nous annonce aussi l'hiver, ajouta-t-il, les feuilles vont tomber, et nous redire que la nature vieillie va mourir de lassitude et de faiblesse. Enfant, il en est de même pour l'homme : peu à peu, il tombe dans la nuit de la mort, pour ne plus retourner à la vie. Encratida, ton père se fait vieux ; avant de mourir, il voudrait donner des héritiers à ses immenses richesses.

— Père chéri, répondit notre héroïne, le soleil ne se plonge dans les obscurités de la nuit que pour se lever plus brillant et

plus beau ; les arbres laissent tomber leurs feuilles, mais c'est pour reverdir au printemps. De même, quand nous quittons la terre, nous naissons à une nouvelle vie, malheureuse si nous avons été coupables, lumineuse si l'éclat de nos vertus nous a mérité le bonheur.

Le vieillard regarda sa fille avec surprise.

“ Ce langage, répliqua-t-il, est celui des fanatiques chrétiens, esclaves de je ne sais quelle divinité à laquelle ils sacrifiaient tout, voire même leur honneur, leurs enfants et leurs biens. . . ”

“ Je ne sais pourquoi, mon père, vous les croyez serviteurs d'un Dieu tyran ; quant à moi, je puis vous assurer que leur doctrine est sublime, la seule capable de satisfaire l'esprit et le cœur. Non ! le Dieu des chrétiens n'est pas inexorable ; c'est au contraire un Sauveur aimable qui sait adoucir même les douleurs. Il est mort sur la croix pour racheter sa créature faite à sa ressemblance ; quand elle est coupable, Il lui tend les bras, lui offrant sa miséricorde et lui enseignant le repentir. Que sont vos dieux en face d'un tel Maître ?

— Quel délire est le tien ? s'écria Otéoméro en colère, qui a donné à ma fille de proférer de tels blasphèmes ? Comment Encratida, toi, la fille d'un sénateur, pourrais-tu prêter l'oreille à des doctrines honteuses, ou tout au moins déraisonnables ? ”

Il se leva en même temps et Encratida avec lui. Mais elle restait immobile, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine. Son père qui ne vivait que pour cette unique enfant, craignit de lui avoir fait de la peine ; saisissant sa main, l'engagea à se rasseoir.

— Ma petite aimée, continua-t-il, excuse ton vieux père, si tes étranges paroles ont excité en lui une sévérité que tu n'avais pas connue jusque-là. Sans doute une de tes esclaves t'aura raconté ces folies afin d'essayer d'attirer à sa secte une personne de plus haut rang. Plus raisonnable, tu vas repousser maintenant ces rêves d'un esprit malade. ”

La jeune vierge leva vers le ciel un regard incomparable ; elle entr'ouvrit les lèvres, mais le sénateur ne lui laissa pas le temps de parler :

“ Il faut que je te communique une affaire importante, poursuit-il sans transition. Tu te rappelles sans doute le voyage que je fis à Barcelone pour m'entendre avec le président Dacien sur la façon d'arrêter les progrès que faisaient les chrétiens.

Encratida sourit et lui dit doucement :

“ Malgré tout ce que vous ferez, ô mon père chéri, soyez sûr que les chrétiens détruiront dans l'empire romain le culte des dieux. Quant à menacer l'empire lui-même, tel n'est point leur dessein. ”

Otéoméro l'interrompit :

“ Je le crois aussi, dit-il, et cependant Dacien et Galérius étaient d'avis d'employer les moyens violents. D'accord avec Dioclétien, je proposai de recourir à la douceur et au raisonnement pour les convaincre. C'est grâce à mes conseils si la persécution fut arrêtée.

— Les chrétiens vous en seront reconnaissants, assura Encratida ; ils ne cesseront de prier pour vous et ils demanderont que les bénédictions du ciel accompagnent votre route.

— Ils ne sont pas sauvés, répondit Otéoméro ; une nouvelle et terrible tempête se prépare. Maximien est contre eux, Galérius partage ses sentiments, Dacien les hait, Dioclétien finira par se laisser gagner.

— Croyez-vous que la persécution s'étende jusqu'ici ? lui demanda sa fille.

— Ici, partout, poursuivit le père.

— Oh ! répondit la jeune patricienne d'une voix suppliante, si cela arrive, vous prévendrez votre enfant.

— Je te le promets, ” assura Otéoméro.

Encratida lui exprima sa reconnaissance.

“ Ne t'effraie pas pour tes esclaves, continua le sénateur, qui voyait sa fille anxieuse, bien que deux d'entre elles aient de justes raisons de craindre, je te promets de les sauver. Montre à ton père autant de condescendance qu'il t'en témoigne. A Barcelone, j'ai rencontré le général Eudonte, il appartient à une famille patricienne que l'amitié unit étroitement à la nôtre. La faveur de l'empereur l'a placé à la tête des légions qui couvrent la Gaule. Il n'est pas contraire aux chrétiens, regardant leurs croyances comme absurdes et puériles. Le jeune homme est l'époux que je destine à ma fille. ”

Otéoméro se tut alors, et son regard fixa le beau visage de la vierge, voulant deviner sa pensée.

La tête d'Encratida était baissée, il ne vit que l'incarnat qui couvrait sa peau de satin.

“ Me marier, dit la jeune fille, non ! jamais un homme, une

créature, ne recevra ma foi.

— Cela veut dire, reprit son père, que je suis à jamais privé d'espérance. Que ma fille, l'unique joie de mes vieux ans détruit d'un seul mot toutes mes illusions. Enkratida, veux-tu me voir descendre au tombeau sans soulager mes peines et avec le tourment de te laisser seule ? Ma bien-aimée, puissent les dieux immortels te pardonner la blessure que tu me fais ! ”

Le vieillard se couvrit le visage de ses mains. Enkratida se tourna vers lui et répondit avec un calme céleste :

“ Si j'écoutais les battements de mon cœur et l'ardeur de mon amour filial, je me jetterais à vos pieds et vous promettrais de céder à vos désirs, mais un sentiment plus élevé me domine. Mon respect vous doit une réponse ferme et décisive ; me taire serait imprudent. Je ne puis avoir pour époux celui que vous me proposez. ”

Une espérance se fit jour dans le cœur du sénateur.

“ Ma fille bien-aimée, s'empressa-t-il de répondre, tu as sans doute quelqu'autre engagement, tu es incapable d'avoir fait un choix indigne de ton père. Dis-moi le nom de l'élu et je lui tendrai les bras.

— Je n'ai pas su m'exprimer, sans doute, continua sa fille, car je vous le déclare, jamais je n'appartiendrai à une créature.

— Tu ne te marieras jamais ? dit le père avec anxiété.

— Non ! jamais, ” répondit majestueusement la gracieuse et belle patricienne.

Son ton était ferme, mais en même temps plein d'un humble respect pour l'auteur de ses jours.

(A suivre)

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à N.-D. du Perpetuel Secours, le 17 ; au couvent de N.-D. de Lévis, le 19 ; à St-Cajétan, le 21. — Les RR. PP. Adam, Carré et Martineau sont transférés au collège Ste-Marie de Montréal. Les RR. PP. Desjardins, Lord et EdJuard Proulx les remplaçant. Le R. P. Hamel, ancien Supérieur Provincial, devient directeur de la Villa Manrèse à la place du R. P. F. X. Caisse, qui résidera désormais à la rue Dauphine. Les RR. PP. Lord et Proulx seront appliqués à donner des missions.

Directeur : M. l'abbé D. GOSSELIN, curé du Cap-Santé, Portneuf.